ANNEXES AU

PRINTEMPS PARFUMÉ

SUIVI DU BOIS SEC REFLEURI

Collection Seonbi

ATELIER DES CAHIERS

Ouvrage publié en collaboration avec les Éditions Sallim
(www.sallimbooks.com)

avec le soutien du :

et dans le cadre de l'Année France-Corée 2015-2016
(www.anneefrancecoree.com)

© Atelier des Cahiers, 2016
Dépôt légal : février 2017
ISBN : 979-10-91555-34-0

Collection Seonbi

Textes anciens sur l'Asie de l'Est

Ces annexes sont un supplément gratuit à l'ouvrage « Printemps parfumé *suivi du* Bois sec refleuri ».
Ce supplément ne peut être vendu séparément. Il ne peut être reproduit, même partiellement, sans l'autorisation de l'éditeur.

Annexes en complément de l'édition du

Printemps parfumé

suivi du Bois sec refleuri

Les premiers textes littéraires coréens publiés en langue occidentale par Hong Jong-u

Sous la direction de
Benjamin Joinau

L'Atelier des Cahiers

Illustration de couverture : © Marold et Mittis (*Printemps parfumé*, 1892) et Félix Régamey (*le Monde illustré*, 23 juin 1894)
© Atelier des Cahiers, 2016. Ce document numérique est un complément à l'ouvrage « Printemps parfumé, *suivi du* Bois sec refleuri », ISBN : 979-10-91555-22-7, et ne peut être vendu séparément, ni reproduit, même partiellement, sans l'autorisation de l'éditeur.

Dans tout cet ouvrage, les notes de l'Atelier des Cahiers sont suivies de [NdÉ]. Les autres notes sont celles des auteurs des différents textes.
Nous proposons entre crochets droits la transcription des noms coréens et chinois selon les systèmes en cours.

Notes sur la transcription du coréen : La transcription utilisée dans cet ouvrage suit le système adopté en juillet 2000 par le ministère du Tourisme et de la Culture sud-coréen. Toutes les lettres se prononcent. Les lettres *p*, *t*, *k*, *ch* désignent une consonne aspirée. *ae* et *e* se prononcent « é ». *u* se prononce « ou ». *eo* se prononce comme un « o » ouvert (cf. « rose » dans le Sud de la France). *eu* correspond à un son entre le « u » et le « eu » français. *ch* et *j* correspondent à « tch » et « dj ». La nasalisation est rendue par -ng. Seuls les noms propres courants ont été conservés dans l'orthographe en usage en Corée du Sud et/ou en France.

Sommaire

La Corée à Paris 11
Musotte

Les étrangers en France : le Coréen Hong-Jong-Ou 15
F. Morans

Un assassinat politique 19
Jules Hoche

La guerre de Corée 25
Édouard Chavannes

Au pays des chapeaux de porcelaine 33
Ernest Tissot

Le Bois sec refleuri. Roman coréen, 43
traduit sur le texte original par Hong Tjyong-ou
W. G. Aston

Le Bois sec refleuri 47
Félix Régamey

Hong Tjyong-Ou 51
George Clemenceau

Notes historiques sur la Corée 59
Alexandra Myrial (Alexandra David-Néel)

Le Coréen Hong-Jong-Ou
(Page 414, col. 3.)

Au jour le jour

LA CORÉE À PARIS

Musotte

L'arrivée d'un Persan ne nous émeut plus ; mais celle d'un Coréen nous étonne encore, surtout lorsque cet habitant de la Corée entreprend ce lointain voyage sans compagnon, sans aide d'aucune sorte, sans connaître un seul ami dans Paris et sans pouvoir prononcer un seul mot de notre langage.

C'est je cas de Hong-Jong-Ou, qui vient des bords de la mer Jaune, n'ayant jamais entendu prononcer qu'un seul nom français : « Clémenceau » et possédant pour toute recommandation à travers le monde un incompréhensible passeport rédigé dans l'idiome de son pays et dont voici la traduction :

Le ministre des affaires étrangères du gouvernement coréen délivre le présent certificat d'identité à Hong-Jong-Ou, habitant Séoul, qui va faire ses études de droit en Grande-France, et prie les agents de ce pays de surveiller sa conduite, afin qu'il ne se rende coupable d'aucune faute et puisse mener à bien ses études.

De l'année du Sanglier.
Signé KIN,
Ministre des affaires étrangères

Les études de droit seront-elles jamais commencées ? Nous l'ignorons. Mais ce qui est certain c'est que ce garçon de trente-cinq ans, aux moustaches pendantes, aux cheveux noirs logés dans la haute coiffure tressée de crins, au torse droit et mince enfermé dans sa longue robe grise, aux yeux demi-clos qui semblaient hésiter à s'ouvrir devant tant d'étonnements et tant de surprises, faillit mourir de faim dans ce vaste Paris qu'il admirait jusque dans sa misère.

Il était porteur d'une lettre pour un missionnaire de la rue du Bac dont les bienfaits étaient restés inoubliés dans la Corée, et il croyait que ce talisman lui ouvrirait toutes les écoles, lorsqu'il apprit à son arrivée ici que le vénérable prêtre était reparti pour l'Extrême-Orient.

Que faire alors ? A quelle demeure frapper ?

La Corée n'a pas de représentant à Paris, puisque la Chine, son ennemie, lui interdit toute légation. Bref, délaissé de tous, il alla de porte en porte et échoua finalement dans une maison ouvrière de la rue de Turenne où le directeur des missions étrangères le fit placer. C'est là qu'un peintre fort connu, et qui nous supplie de ne pas le nommer, l'a rencontré par hasard, se hâtant de le recueillir dès le lendemain dans son atelier. Très intelligent, très énergique, Hong-Jong-Ou montre de telles facilités dans l'étude du français que, dans un mois, il saura certainement parler couramment notre langue. Une seule chose est pour lui

incompréhensible dans notre grammaire capricieuse, c'est que le *t* se, prononce tantôt dur, tantôt doux comme l'*s*. Ce sujet de « l'Empire fermé » est d'ailleurs un esprit des plus cultivés et, dans les études chinoises, coréennes et japonaises faites jusqu'à l'âge de dix-sept ans, il a presque tout appris sauf la musique, l'exercice de cet art étant interdit aux gens de sa caste. Son père est un noble lettré de la classe des Sajo.

Que demande-t-il ici, dénué de ressources ?

Nul ne le sait : peut-être pourrait-il, au point de vue de l'ethnographie et de la langue, donner d'utiles indications aux écrivains qui étudient ce mystérieux pays de Corée ; peut-être la municipalité pourrait-elle l'employer dans ce merveilleux musée Guimet donné à la Ville. Peut-être aussi, inconsolée de son Orient, son âme lassée sera-t-elle envahie demain par le désir subit du retour aux pays désertés ! Certes, il apporterait là-bas des idées nouvelles plus larges, sinon plus sages, résultat des choses vues, car il appartient au parti libéral, le Kaï-ha-to [Gaehwado ou Gaehwapa], et est opposé par conséquent au parti Kou-Saito [Gojedo], le parti rétrograde, qui combat l'introduction des coutumes européennes. Mais une seule chose l'étonnera longtemps encore, lui que tout surprenait à son arrivée dans Paris sceptique, mouvant, bruyant, brillant, c'est qu'il soit interdit là-bas, aux Coréens, comme marque suprême de respect, de jamais prononcer le nom de leur souverain, alors qu'à Paris, des millions de Français, plus civilisés, traitent quotidiennement leurs maîtres de menteurs ou de vendus, en leur obéissant tout autant !

Qui veut un Coréen ?

Le Figaro, 6 mars 1891

LES ÉTRANGERS EN FRANCE

Le Coréen Hong-Jong-Ou

F. Morans

Il y a quelques mois, arrivait à Paris un étranger, qui, le premier d'une race plusieurs fois séculaire, avait fait le voyage d'Europe, où il arrivait sans compagnon, sans autre recommandation qu'un passeport incompréhensible rédigé dans l'idiome de son pays. Il ne venait cependant ni du Kamtchatka, ni du fond de l'Afrique centrale, ni d'un îlot perdu dans l'Océan.

La péninsule qu'il avait quittée ne mesurait pas moins de 24 millions d'hectares de superficie – c'est à dire presque la moitié du territoire français – et renfermait environ seize millions d'habitants, compris entre la mer Jaune et le Japon : c'était la Corée.

Le royaume de Corée date de deux mille ans. Un prince, nommé Ridja [Gija] et venu de la Chine, établit d'abord un ordre de choses qui dura mille ans. Puis le royaume fut divisé en trois parties : Koraï [Goguryeo] ou Korée, Patchi [Baekje] et Sinla [Silla]. Vers 1380, c'est-à-dire trois siècles plus tard, la troisième

dynastie de Wanga [Wanggeon] rétablit l'unité primitive. Nous continuons à donner, avec les Japonais et les Chinois, à cette péninsule le nom d'une de ses anciennes divisions ; nous agissons comme agiraient des étrangers qui aujourd'hui désigneraient la France sous le nom de Saintonge ou de Provence, pris parmi ses anciennes provinces. Korié [Goryeo], Koraï ou Kaoli, ou Kao-kiuli signifie : « Élégance exquise. »

Le nom officiel donné à cet empire par l'empereur de Chine, alors son suzerain, est Tchaosien [Joseon] ou Tchaosian ou Tsio-Sin, c'est-à-dire « Sérénité du matin », à cause de sa position géographique à l'orient de l'Empire, Tandis que le Japon est pour les continentaux la contrée du Soleil Levant, la Corée est la terre « Sereine » éclairée par les rayons du matin.

Quoique située entre deux mers fréquentées et aperçue de loin par des milliers de navigateurs, la Corée est un des pays les moins explorés. Même les côtes – dont l'étude serait si utile aux marins des deux mondes – ne sont pas encore connues avec précision dans leurs contours.

Jusqu'au XVIIe siècle, les atlas la représentèrent comme une île et La Pérouse le premier put faire la description hydrographique du détroit de Corée, entre les mers de la Chine et du Japon. De la côte, il est vrai, on peut apercevoir les montagnes, reconnaître les vallées, et les plaines de la presqu'île : aussi ne peut-on dire que l'intérieur de la Corée soit tout à fait inconnu.

Les Coréens, nation à part, ont reçu beaucoup d'éléments chinois, japonais et mandchous. Celui qui-venait en France en décembre dernier, Hong-Jong-Ou, était le fils d'un noble lettré de la classe des Sa-Jo. Ce sujet de « l'Empire fermé », esprit des plus cultivés, avait presque tout appris, hormis la musique – considérée en Corée comme un art trop inférieur – dans ses

études chinoises, coréennes et japonaises faites jusqu'à l'âge de 17 ans. D'une intelligence rare et d'une énergie indomptable, il a montré une facilité inouïe pour apprendre la langue française qu'il possède aujourd'hui presque aussi bien que le coréen.

À son arrivée de Séoul, Hong-Jong-Ou faillit mourir de faim dans ce Paris qu'il admirait jusque dans sa misère. Il était porteur d'une lettre pour un missionnaire de la rue du Bac, dont les bienfaits étaient restés inoubliés dans la Corée, et croyait que, grâce à cette lettre, toutes les écoles lui seraient ouvertes. En débarquant, il apprit que le missionnaire était reparti pour l'Extrême-Orient. Toul autre eût été désespéré. Que faire, en effet ? La Corée n'a pas de représentant à Paris, puisque la Chine, son ennemie, lui défend toute légation. Le directeur des missions étrangères le fit placer dans une maison ouvrière de la rue de Turenne et un artiste, dont le cœur égale le talent, M. Félix Régamey, l'y rencontrant par le plus grand des hasards, ne cessa pas de lui prodiguer des marques non équivoques du plus vif intérêt.

Que venait faire Hong-Jong-Ou à Paris ? Patriote irréductible, et voyant son pays natal voué presque inévitablement au joug du Céleste-Empire, du Japon ou de la Russie, il s'était juré d'aller étudier les institutions et les civilisations des nations dominantes, afin de doter sa patrie de l'outillage politique, commercial et industriel, qui lui permettrait de lutter avec avantage et de recouvrer son indépendance.

Au bout de deux ans de séjour au Japon, il s'était aperçu que les sujets du mikado ne jouissent que d'une simili civilisation, inférieure à celle des peuples occidentaux.

Avide de tout savoir et de recueillir toutes les armes dont il pourrait avoir à se servir, à un jour donné, pour l'affranchisse-

ment de la Corée, il partit pour l'Europe, où nul de ses compatriotes n'avait mis le pied jusqu'alors.

Sa patience, son courage et sa persévérance ne se sont pas démentis depuis son arrivée, et ce garçon de trente-cinq ans, venu d'un pays où le travail est regardé comme déshonorant, n'a point cessé de travailler énergiquement à la tâche qu'il s'était imposée, ne reculant devant aucun sacrifice ou aucune privation.

De tels hommes méritent l'estime de tous : ils sont de la race des vrais civilisateurs et des grands patriotes, et ils sont de taille à accomplir une œuvre considérable, pour peu que les événements les favorisent. Nous ignorons ce que l'avenir réserve à Hong-Jong-Ou ; mais ce que nous savons bien, c'est que ce Coréen – aux moustaches pendantes, aux cheveux noirs logés dans la haute coiffure tressée de crins, au torse droit et mince enfermé dans une longue robe grise, aux yeux demi clos qui semblent vouloir contempler longuement toutes choses pour en garder l'image ineffaçable – ce Coréen pourra reporter [*sic*] dans sa .patrie une riche moisson d'idées plus larges, de réformes, de progrès de toute sorte, et devenir l'un des champions les plus intrépides du parti libéral, le kaï-haïto [Gaehwado], cet adversaire intraitable du parti rétrograde, le kaï-saïto, [Gojedo] qui combat l'introduction des coutumes européennes.

Journal des voyages, n° 755, 27 décembre 1891, pages 414-416

Au jour le jour

UN ASSASSINAT POLITIQUE

Jules Hoche

Ceci semble un conte oriental ; dans la réalité, c'est un drame mystérieux qui a eu Paris pour genèse et Shanghaï pour dénouement. J'en vais conter l'histoire telle que je la tiens d'un de nos confrères qui s'y trouve mêlé par un de ces chocs incohérents du hasard comme il s'en produit tant sur ce qu'un académicien appelait récemment le *billard de l'infini*.

Il y a trois ans environ, un Coréen à robe lamée et à queue pendante dans le dos, débarquait à Marseille avec un passeport de son gouvernement, et se recommandait de Mgr Mutel, protonotaire apostolique des missions de Corée.

Les Marseillais, qui en voient de toutes les couleurs, l'ayant trouvé encombrant, l'envoyèrent à Paris, aux Missions de la rue du Bac, où il fut accueilli fort convenablement, quoique sans enthousiasme.

Il portait, nous l'avons dit à cette époque, le nom de Hong-Tjyong-Ou [*sic*].

Quelqu'un des siens avait trempé dans une conspiration tendant à ouvrir la Corée aux étrangers, et il s'était sauvé, lui, par simple respect pour la justice chinoise qu'il craignait d'induire en erreur, ne la sachant que trop portée à imiter certains dentistes qui extirpent volontiers trois dents suspectes pour être sûrs d'avoir la bonne, ou plutôt la mauvaise.

Notre Coréen s'étiolait aux Missions. Par bonheur, il fit la connaissance de M. Félix Régamey, l'artiste bien connu chez qui son caractère décoratif lui valut la plus large hospitalité. Ce filon épuisé, Hong-Tjyong-Ou rentra chez les missionnaires qui essayèrent de le placer sans grand succès.

C'est ici qu'apparait le providentiel confrère dont j'ai parlé plus haut. Il s'intéressa au Coréen, le présenta aux siens, l'admit à sa table, caressant même l'idée d'en faire son suisse d'antichambre. Mélancolique, jaune et solennel, il eut facilement éconduit les gêneurs.

Mais le Chinois avait la nostalgie de l'Orient. Il rêvait une place au musée Guimet. Notre confrère le recommanda à M. Guimet, et comme à Paris, il suffit d'être étranger pour voir toutes les portes s'ouvrir devant vous, Hong-Jong-Ou fut admis d'emblée. On lui confia le soin de cataloguer les collections rapportées de Corée par l'explorateur Varel [Varat], mort il y a quelque temps. Ces fonctions, d'ailleurs, étaient toutes provisoires, en raison de leur caractère même.

Il ne tarda pas à se retrouver sur le pavé de Paris, très dur aux pauvres Chinois de son espèce. Il alla cacher sa détresse dans un

hôtel meublé de la rue Serpente. Chez notre confrère toutefois son attitude restait d'une indicible distinction. La maîtresse de la maison lui tendait-elle la main, il y appuyait respectueusement ses lèvres, en talon-rouge consommé. Aux enfants, il apportait, les jours de grande fête, des dragées ou des gâteaux. N'était-il pas le Chinois de la maison ?

Quelquefois, aux heures de tristesse, il posait à notre confrère des questions terribles, toutes vibrantes d'au-delà :

– Que pensez-vous de la civilisation, du progrès ?

Et comme celui-ci n'en pense tout juste que ce qu'en pensait Edgar Poe, qui leur a appliqué ce joli mot : « Une abomination rectangulaire », il ne répondait rien de peur d'être obligé d'abord d'enseigner à son Chinois les éléments de la géométrie.

Cela ne pouvait pas durer, Hong-Tjyong-Ou le comprit le premier. Il fut éloquent, déclara qu'il voudrait bien s'en aller, retourner au Japon où il attendrait que les portes de la patrie lui fussent rouvertes.

Notre confrère alors connut une existence épouvantable. Il s'était mis en tête de faire rapatrier ce malheureux, dût-il mourir à la peine. Successivement il courut tous les ministères, toutes les légations orientales. Il en rapporta deux cents francs. C'était mille qu'il eut fallu. Il ne perdit pas courage. Comme aux temps héroïques où il existait une *Oeuvre des petits Chinois*, un tronc fut installé chez lui, où les amis, les visiteurs de marque durent déposer leur obole. C'était vouloir emplir une cuve avec les pluies parcimonieuses d'été.

Heureusement, les hautes relations de cet étrange païen, M. F. Régamey , M. Guimet, le Père Hyacinthe, secondèrent

notre confrère. Un gros négociant de la rue de l'Échiquier, qui avait des échantillons à envoyer au Japon, parfit la somme. Hong-Tjyong-Ou était sauvé. Il partit et on ne le revit plus.

Cependant, comme le nouvel an tombait peu après, notre confrère reçut de lui une lettre reconnaissante et affectueuse datée de Nangasaki, et où il disait en substance :

« J'attends toujours et me traîne sur les routes de l'exil, mais tout de même j'espère bientôt revoir mon pays et tous ceux qui me sont chers... Je trouverai bien tôt ou tard un moyen de rentrer en grâce. »

Dénouement :

Il tient tout entier pans une laconique dépêche coloniale publiée hier par les agences. La voici :

« On nous annonce de Shanghaï que Kim-ok-Kium [Kim Ok-gyun], le promoteur et chef de la célèbre conspiration chinoise de 1884, vient d'être assassiné à coups de revolver dans un hôtel japonais du quartier de Hong-Kew. Le meurtrier est un nommé Hong-Tjyong-Ou, Coréen exilé lui-même, qui a fait récemment un séjour de deux ans à Paris où il avait su se ménager d'assez belles relations. On a trouvé sur lui des lettres très chaleureuses du Père Hyacinthe, ainsi que des lettres d'introduction pour divers personnages consulaires. Remis entre les mains des autorités chinoises, l'assassin a prétendu avoir agi *par ordre du roi de Corée* ! »

Hong-Tjyong-Ou l'avait donc enfin trouvé, son moyen de « rentrer en grâce ». Dans le temps qu'il avait mis à aller de l'hôtel parisien de la rue Serpente à l'hôtel japonais de Shanghaï, ce Chinois tendre et nostalgique était devenu un assassin.

Cette histoire évidemment comporte deux morales : l'une à l'usage du meurtrier : « Tout vient à point à qui sait attendre. » L'autre, à l'usage de notre trop charitable confrère : « Se défier des âmes frustes, aux yeux obliques et à la peau jaunâtre. »

Le Figaro, 19 mai 1894

Portrait du Grandpère (?) du Roi de Corée.

LA GUERRE DE CORÉE

Édouard Chavannes

Le conflit qui vient de mettre aux prises la Chine et le Japon se préparait depuis de longues années ; à maintes reprises il avait semblé sur le point d'éclater ; les événements auxquels nous assistons sont le dénouement violent d'une situation qui chaque jour apparaissait plus critique.

A vrai dire, il a pu sembler naguère que l'orage se déchaînerait sur un autre point du sombre horizon qui enveloppait la Corée. Il y a sept ans, l'Angleterre, craignant que la Russie ne mît la main sur la Corée, avait pris les devants en s'emparant des îles de Port-Hamilton . Le Gouvernement du tsar protesta de la pureté de ses intentions ; les Anglais ne se sentirent plus en droit de se mettre en garde contre un danger qu'on leur affirmait être imaginaire ; ils évacuèrent Port-Hamilton et le remirent entre les mains de la Chine. Le 1er février 1887, sir James Fergusson faisait à la Chambre des communes la déclaration suivante :

« Le Gouvernement de Sa Majesté ne s'est déterminé à se retirer de Port-Hamilton qu'après avoir reçu l'assurance du Gouvernement chinois qu'aucune partie de la Corée, y compris Port-Hamilton, ne sera occupée par aucune puissance étrangère. »

La solution de cet incident diplomatique montre que l'Angleterre a reconnu formellement la suzeraineté de la Chine et que, d'autre part, elle se réserve d'intervenir le jour où cette suzeraineté serait impuissante à maintenir ses droits. Il est évident, en outre, que si la Russie a jugé opportun de nier en 1887 toute velléité d'agir en Corée, elle ne saurait cependant se désintéresser des changements qui s'y produisent et qu'elle pourra entrer en scène du moment où l'intégrité du petit royaume sera menacée.

Jusqu'ici heureusement les contestants ne sont que la Chine et le Japon. Les origines de leur différend sont anciennes et multiples ; mais, comme il arrive d'habitude, un incident isolé a suffi pour provoquer la décharge d'une tension longtemps accumulée. Le récit de ce fait divers ne manque pas de saveur ; ce n'est point un banal incident de frontière, mais une conspiration à faire tressaillir d'aise Saint-Réal.

I

Le 4 décembre 1884, on célébrait à Seoul l'inauguration de l'hôtel des postes ; les principaux membres du Gouvernement coréen, les représentants des Etats-Unis et de l'Angleterre et M. von Möllendorf, conseiller étranger du roi, assistaient à un banquet que le directeur des postes leur offrait dans les nouveaux

bâtiments. Tout était fort gai, quand vers dix heures du soir, un inconnu entra dans la salle en criant : « Au feu ! » Le prince Min Yong-ik sortit pour voir ce qu'il y avait ; à peine avait-il franchi la porte de la maison qu'il était attaqué par derrière et recevait sept coups de sabre ; malgré ses blessures, il put faire un effort pour revenir sur ses pas ; en cet instant, M. von Möllendorf, attiré par le bruit, accourait et recueillait dans ses bras le prince tout sanglant. Les meurtriers s'enfuirent ; les convives s'esquivèrent au plus vite. Pendant la nuit, M. von Möllendorf transporta le prince clans sa propre maison et le sauva ainsi d'un second attentat.

L'âme du complot était un certain Kim Ok-kiun [Ok-gyun], ancien envoyé de Corée au Japon : il agissait à l'instigation des Japonais ; on en eut la preuve le lendemain même. Le 5 décembre, en effet, ce personnage pénétra auprès du roi, l'intimida étrangement et lui dicta ses volontés. Le ministre de la guerre est appelé au palais ; à peine a-t-il pris congé de son souverain qu'il tombe mort, frappé par des hommes apostés. Dans la nuit, sept des principaux chefs coréens sont assassinés. Un nouveau ministère est formé à la tête duquel est placé Kim Ok-kiun.

Les conjurés avaient habilement choisi leur moment ; la Chine se débattait dans les difficultés de l'affaire du Tonkin ; ils comptaient qu'elle serait incapable d'intervenir en Corée. Mais ils avaient compté sans l'énergie de l'homme qui commandait le petit corps chinois cantonné à Seoul, Yuen Che-k'ai. Yuen se fit le promoteur d'une contre-révolution ; en quelques jours le nouveau ministère était abattu et ses partisans massacrés ; trois membres seulement du cabinet purent échapper ; de leur nombre

était Kim Ok-kiun qui prit refuge sur un bateau de guerre japonais. Il put atteindre le Japon sain et sauf ; on l'y interna, dit-on ; en réalité, il y fut pensionné par le Gouvernement dont il n'avait été que l'agent. La Chine récompensa Yuen Che-k'ai en le nommant, dès l'année 1885, résident à la cour du roi de Corée.

Parmi les complices de Kim Ok-kiun était le directeur des Postes, celui-là même qui avait lancé l'invitation meurtrière. Arrêté par les soldats chinois au moment où il cherchait à se justifier auprès du roi et emmené hors du palais, il fut aussitôt mis en pièces par la populace. Son père et ses plus proches parents se tuèrent. Un membre de sa famille, du nom de Hong Tjyong-ou, conçut le projet de se réhabiliter en assassinant Kim Ok-kiun ; il devait attendre neuf ans avant de pouvoir exécuter son plan. Il vint en 1889 à Tokio et y noua des relations avec Kim Ok-kiun ; mais, ne trouvant pas l'occasion favorable, il s'embarqua pour l'Europe, on ne sait trop dans quel but. Il séjourna longtemps à Paris, dans un hôtel de la rue Serpente, et fut accueilli fort aimablement dans diverses maisons ; les habitués du musée Guimet ont pu l'y apercevoir parfois avec sa robe de soie blanche et son chapeau conique aux larges bords. Le père Hyacinthe Loyson, dont l'affabilité est bien connue, le reçut avec la plus grande cordialité ; au moment de son départ, il lui laissait, le 22 juillet 1893, une carte avec ces mots : « Mon cher ami, je vous souhaite un très heureux voyage et prie Dieu de vous bénir, vous et les vôtres. » A la fin du mois de juillet, Hong Tjyong-ou prit passage à Marseille sur le *Melbourne* à destination du Japon.

Le 27 mars 1894, quatre passagers, portant le costume japonais, débarquaient à Shanghai et descendaient dans un hôtel

japonais de la concession anglaise. C'étaient Kim Ok-kiun avec son domestique, et Hong Tjyong-ou avec un interprète de la Légation de Chine à Tokio, Ou Po-jen. Une invitation authentique ou supposée, de Li Ts'ing-fang, fils adoptif de Li Hong-tchang et récemment ministre de Chine au Japon, avait attiré Kim Ok-kiun dans le piège. Le mercredi 28, vers trois heures de l'après-midi, Kim et Hong se trouvaient seuls dans une chambre de l'hôtel, au premier étage. Kim était couché ; Hong saisit un revolver et tira deux coups sur son compagnon ; le malheureux eut la force de se précipiter hors de la chambre ; mais, au haut de l'escalier, une troisième balle le frappe dans le dos et il tombe baigné dans son sang.

Dans la nuit du même mercredi, un attentat analogue était dirigé, à Tokio [*sic*], mais sans succès, contre Po Yong-hiao, coreligionnaire politique de Kim Ok-kiun ; l'un des assaillants fut arrêté sur-le-champ, les deux autres se réfugièrent dans la légation de Corée. Le gouvernement japonais mit en demeure le représentant coréen de lui livrer les coupables ; après quelques tergiversations, le chargé d'affaires, craignant qu'on ne pénétrât dans sa légation par la force, dut céder ; il pria les Japonais de retirer leur sommation afin qu'il ne parût pas agir par contrainte, puis il mit ses deux compatriotes à la porte ; dès qu'ils eurent franchi le seuil, la police les saisit. Les trois inculpés déclarèrent hautement qu'ils avaient obéi à un commandement exprès de leur roi. Peu après, le chargé d'affaires quittait précipitamment Tokio sans prendre congé de l'empereur et sans donner aucune raison de cette brusque rupture de relations diplomatiques.

À Shanghai, Hong Tjyong-ou avait été découvert et appréhendé par la police anglaise dès le lendemain de son crime. Il ne montra aucun regret de son action et se vanta, lui aussi, d'avoir

exécuté les ordres de son souverain. Quoique le meurtre eût été commis sur le territoire de la concession anglaise, les traités ne donnent pas aux autorités européennes le droit de connaître des causes qui concernent uniquement des Coréens ; Hong Tjyong-ou ne relevait donc que de ses compatriotes. Le 6 avril, Hiu, consul de Corée à Tientsin, arriva en personne à Shanghai et se fit livrer le criminel ainsi que le corps de Kim Ok-kiun ; le mort et le vivant furent embarqués ensemble sur une corvette chinoise qui, le 7 au matin, appareilla pour Tchemoulpo [Incheon]. On ne sait pas ce qui est advenu de Hong Tjyong-ou : il est probable qu'il a été récompensé plutôt que puni. Ce qui est certain, c'est que la mort de Kim Ok-kiun causa une vive joie en Corée ; sa tête fut exposée sur la place publique comme celle d'un traitre : son vieux père aveugle, sa mère et sa fille furent décapités.

Toute cette tragique histoire avait fort ému les Japonais.

Leurs journaux dénonçaient avec indignation le guet-apens de Shanghai, cherchaient les instigateurs et ne craignaient pas de les trouver en Chine. En effet, quoique la complicité de la Chine ne soit pas démontrée, elle est probable de par l'axiome *is fecit cui prodest* ; d'ailleurs Kim Ok-kiun n'a-t-il pas été attiré à Shanghai par une invitation de Li Ts'ing-fang, et n'était-il pas accompagné par l'interprète chinois Ou Po-jen ? Si l'on ne peut rendre responsable le Céleste-Empire, faute de preuves matérielles, ne peut-on pas du moins exiger du roi de Corée des explications sur la singulière conduite de son chargé d'affaires ?

L'opinion publique se prononçait donc en faveur d'une action en Corée. D'ailleurs, le gouvernement, qui est las de se

trouver toujours en minorité à la Chambre, n'était point opposé à une diversion extérieure. L'état d'excitation des esprits pouvait faire redouter des décisions extrêmes ; ces appréhensions ne tardèrent pas à être justifiées.

À la fin du mois de mai, une insurrection éclatait dans le sud de la Corée ; les révoltés s'emparaient de Chyeng-Chyong, capitale de la province de Chulla [Jeolla]. Le roi, impuissant à réprimer le mouvement populaire, réclama l'assistance des Chinois, qui envoyèrent deux mille hommes reprendre la ville. Les Japonais dénoncèrent aussitôt l'action de la Chine comme une violation de la convention conclue en 1885 et aux termes de laquelle nulle opération militaire en Corée ne pouvait se faire qu'avec l'assentiment et la coopération du Japon. Le 12 juin, six mille soldats japonais débarquaient à Tchemoulpo et le 15 juin, M. Otori, ministre du Japon en Corée, pénétrait dans Seoul avec une escorte de six cents hommes. De leur côté, les Chinois concentraient des troupes dans la baie d'A-san, à 50 milles environ au sud de Tchemoulpo. Un mois encore des négociations retardèrent les hostilités ; on sait comment, le 25 du mois dernier, les Japonais, en attaquant et coulant, avant toute déclaration de guerre, le transport *Kowshung* qui battait pavillon anglais, ont rendu le conflit inévitable.

[…]

Revue de Paris, 15 août 1894

HONG JONG-OU

Au pays des chapeaux de porcelaine[1]

Ernest Tissot

Ces malheureux Coréens dont on parle tellement et que l'on connaît si peu, sont, paraît-il, les plus civilisés et les plus poétiques des hommes. Sans efforts, leurs âmes mongoliques trouvent des symboles aussi difficiles à pénétrer que ceux auxquels se complaît M. Stéphane Mallarmé. Ainsi, quoique dans les rues de Séoul on rencontre d'estimables indigènes vêtus de cotonnade blanche, le chef coiffé d'immenses chapeaux qu'il n'est pas séant d'enlever jamais, même en visite, la légende racontant que les Coréens ont été contraints à l'usage de ces coiffures démesurées, vers l'an 1061 avant Jésus-Christ, par le législateur-roi Ki-Tja [Gija] n'est qu'un symbole, mais d'une originalité si délicieuse que je ne saurais m'abstenir de vous le dévoiler.

1 *Le Printemps parfumé*, roman coréen, 1 vol. Dentu, 1892. – *Les Moeurs de la Corée, d'après un lettré coréen*, par M. J.-H. Rosny, dans la *Revue Bleue* du 8 juillet 1893. – *La Guerre de Corée*, par M. Ed. Chavannes, dans la Revue de Paris du 15 août 1894, etc., etc.

Autrefois donc la discorde régnait en Corée, les familles vivaient a l'état de guerre continuelle, lorsque pour faire triompher la douceur et la politesse, ce législateur rendit obligatoire le port de vastes chapeaux de porcelaine d'un mètre de diamètre, maudissant et menaçant de peines sévères quiconque les briserait sous n'importe quel prétexte. Et la Corée devint une terre pacifique, le paradis des races jaunes. Cela signifie simplement que le peuple coréen a su imposer à ses moeurs et à sa pensée, la forte discipline de la sagesse, se préservant elle-même contre sa propre turbulence et sa propre légèreté. Dans cette civilisation, dans cette littérature, tout n'est que chapeaux de porcelaine. Ainsi la langue parlée, la langue populaire est alphabétique et syllabique, non sans analogies avec nos idiomes occidentaux, ayant même de curieux rapports avec certains dialectes de l'Inde. Mais de crainte qu'une langue d'usage aussi facile ne permît à des esprits que l'étude n'aurait pas suffisamment assagis d'exprimer trop aisément des pensées imprudentes, le gouvernement, d'accord tacite avec l'aristocratie lettrée, décida que la langue officielle, que la langue écrite serait le chinois, « ce formidable appareil où la pensée s'éreinte comme un cheval sous des harnais trop lourds ». Encore le chapeau de porcelaine obligeant à la douceur, à la politesse conventionnelles. Vous pensez que, dans ces conditions, la littérature officielle doive quelque peu manquer d'originalité. Ne vivant que de symboles et d'images, elle est puérile, d'une mièvrerie à rappeler les adorables versiculets latins de l'empereur Hadrien. Toutefois, il est délectable de savoir que là-bas, de l'autre côté du globe, l'arithmétique est absolument dédaignée tandis que la poésie reste une des principales occupations de la noblesse et même du peuple. Si d'aventure, deux amis se promènent, le soir, dans un jardin ou à la campagne, car

il n'est pas d'usage que les hommes sortent de nuit dans les villes – la soirée étant réservée aux femmes – ils ne manqueront point de s'exciter mutuellement à la poésie, décrivant à tour de rôle, avec d'ingénieuses allusions à l'amitié, tel effet de lune sur les chrysanthèmes multicolores ou tel reflet de lanternes chinoises sur l'eau dansante du canal. Pour mieux indiquer la grâce de l'âme coréenne, M. Rosny cite ces lignes familières d'une lettre qu'une dame de Séoul adressait à son mari alors au Japon : « Les deux saules que tu as plantés dans notre jardin, avant ton départ, croissent tous les jours, en beauté et leurs branches pleurent vers l'Orient. » Une Française aurait dit : « Tes deux petites filles, mon cher ami, se portent très bien et demandent quelquefois leur papa en pleurant. » C'est plus net, mais la jolie nuance d'âme n'y est plus. Que ne suis-je natif de Corée?

Parmi les innombrables *chapeaux de porcelaine* dont s'encombre cette civilisation *parallèle* à la nôtre, il faut noter la vénération toute chinoise pour la fidélité de la femme. À ce point qu'une veuve, même de dix ans et même de grande noblesse, n'a pas le droit de se remarier. Mais ce droit, il lui arrive de le prendre et de convoler en noces qui ne sont que morganatiques. Dans ce cas, la loi refuse de reconnaître les enfants. Si l'épouse est riche, elle les fera pourtant instruire et comme ils ne pourront aspirer à aucune fonction publique dans un pays où tout est fonction publique, ces malheureux jeunes gens n'auront plus qu'à se retirer dans les montagnes. Ils y vivront en révoltés, occupant leurs loisirs à récrire en langue coréenne cette fois des romans et des poèmes qui seront naturellement de violentes satires des moeurs et du gouvernement actuels. C'est ce qui me fait dire qu'en Corée, on ne devient pas, on *naît* romancier – au sens littéral du mot. Il est vrai d'ajouter qu'on n'en rétire aucun bénéfice, ces récits étant et

devant rester anonymes. L'un d'eux a été traduit et son traducteur écrit : « C'est le premier roman coréen qui ait été publié en français et nous croyons pouvoir l'affirmer, le premier qui soit traduit dans une langue d'Europe » En voici l'exact résumé[2] :

Par un matin de soleil, I-Toreng, jeune lettré de seize ans et de très grande famille, se promenait en compagnie de son domestique sur les terrasses fleuries d'un bateau [*sic*] lorsqu'il aperçut, du côté de la montagne, une jeune fille qui se balançait aux branches d'un arbre. Or, on était au cinquième jour du cinquième mois, jour saint par excellence où jeunes filles et enfants ont coutume d'attacher, par reconnaissance pour la Providence, des balançoires aux arbres. Mais la jeune fille qu'aperçut I-Toreng ne fit pas que l'édifier par la manière tout à fait pieuse dont elle se balançait, elle le troubla encore par ses pieds capricieux, sa taille souple, ses mains blanches aux « jolis doigts longs ». Il lui parut soudain qu'il serait très doux de l'épouser. Le domestique, pris en confident, assure l'entreprise difficile, la personne étant aussi sage que belle et de petite condition. Toutefois, moyennant finance, il promit de l'aider et pour préparer une première entrevue à son maître, s'en fut trouver une vieille adroite et discrète comme il s'en trouve même en Corée. Après mûres réflexions, on décide de l'artifice suivant : sous un prétexte, la vieille inviterait la chère bachelette à venir cueillir des fleurs sur la montagne, tandis qu'I-Toreng y viendrait de son côté, mais déguisé en femme afin de ne point effaroucher sa future amie. Les choses se passèrent ainsi. I-Toreng avait seize ans et il était si joli sous ses habits de femme que la pauvre jeune fille ne sut résister au plaisir de lui parler. Il apprit qu'elle s'appelait Tchoun-Hyang,

2 Voir « Le Printemps parfumé », de J.-H. Rosny (jeune) et Hong Jong-u réédité par l'Atelier des Cahiers (2016). [NdÉ]

c'est-à-dire le Printemps parfumé, et sa passion ne fit que croître. Mais le soir tombait – il fallut se séparer sous promesse de se revoir. Le Printemps parfumé présenta bientôt à sa mère sa nouvelle connaissance et cette amitié l'exaltait si étrangement qu'elle se trouva dire un soir : « Je regrette beaucoup que vous ne soyez pas un jeune homme, car si vous l'étiez, je vous aimerais infiniment et nous nous épouserions. »

Vous devinez la suite; la conclusion fut que, pareils aux amants de Vérone, les Roméo et Juliette coréens s'épousèrent secrètement. Cette idylle est d'une grâce si parfaite que je m'étonne qu'aucun musicien n'y ait encore songé. Mais vous vous demandez, j'en suis certain, en quoi elle peut bien être satirique et de quel droit je vous donnais les romanciers coréens pour des socialistes avant la lettre. Ce que c'est pourtant que de n'être pas du pays des chapeaux de porcelaine ! Sachez-le, le *Printemps parfumé* est une oeuvre subversive au premier chef, rompant la coutume immémoriale d'unir des jeunes gens qui ne se connaissent point. Tchoun-Hyang cède par affection et I-Toreng n'hésite pas à s'engager par amour, à l'insu de ses parents. Or, ce sont là des moeurs abominables comme on n'en vit heureusement jamais en Corée, où le mariage est une affaire sérieuse traitée entre pères et dans laquelle les conjoints ne sauraient avoir voix au chapitre. Leur rôle est d'obéir et, le soir des noces seulement, ils sauront si le choix de leurs parents est conforme à leurs désirs. Dans la bonne société, on ne vit jamais jeunes filles et jeunes gens se parler ni même se regarder. Devant l'autel où trône un couple d'oies, parmi les cierges et les fumées d'encens, pour la première fois, le fiancé apercevra sa fiancée, mais il a confiance, sachant que ses parents ont plus d'expérience que lui, car elle est longue la route de la vie et c'est bien peu de n'avoir pour la faire qu'un

brin d'amour et qu'un verre d'eau fraîche. Remarquez aussi que l'oie est le symbole de l'amour fidèle, bienfaisant – de l'amour conjugal. Sans s'en douter, M. Marcel Prévost continuait l'image lorsqu'il traitait de « petites oies blanches » les chères jeunes filles qu'il convient d'épouser si l'on veut une vie paisible et familiale. Décidément, il n'y a rien de nouveau sous le soleil – même en Corée.

La fin du *Printemps parfumé* est moins originale. La vie mauvaise sépara nos amoureux, mais, au milieu des pires épreuves, malgré l'absence, ils restèrent fidèles l'un à l'autre et, tout naturellement, leur amour triompha. Le roi, ayant appris l'histoire de Tchoun-Hyang, charmé de tant de constance, la nomma Tchong-Yoll-Pouin [Jeongnyeolbuin], c'est-à-dire Duchesse. I-Toreng put alors présenter officiellement son épouse à ses parents et, dans la suite, ils furent très heureux : « elle lui donna trois garçons et deux filles. » C'est presque un conte de fées. M. J.-H. Rosny l'a délicieusement transcrit; la traduction est du seul lettré coréen qui soit jamais venu en Europe, de ce Hong-Tjyong-ou qui, en tant que cause indirecte du conflit actuel, est presque un personnage historique. Ce fut lui, en effet, qui, pour réhabiliter sa famille compromise dans le grand complot de 1884, résolut d'en assassiner le promoteur, un certain Kim-Ok-Kiun [Kim Ok-gyun], Coréen dévoué au Japon, tandis qu'il agissait, lui, Hong-Tjyong-ou à l'instigation de la Chine. Pendant neuf années, il devait mûrir et préparer ses plans. Ce fut durant cette période qu'il partit pour l'Europe et, afin de donner le change probablement, séjourna de longs mois à Paris, dans un hôtel de la rue Serpente, dans une petite chambre du quai des Augustins. Certes, lorsqu'il occupait ses loisirs à traduire le *Printemps parfumé* ou qu'il chantait, à son ami Rosny, de si douces, de si plaintives

romances, lui tenant encore des propos d'une sentimentalité si étrange sur la tristesse des cloches de Notre-Dame, personne ne se fût douté que ce Coréen avait l'âme d'un Catilina. Et ce digne Père Hyacinthe [Loyson] ne s'en fût pas douté non plus en lui adressant, le 22 juillet 1893, au moment de son départ, une carte avec ces mots : « Mon cher ami, je vous souhaite un très heureux voyage et prie Dieu de vous bénir, vous et les vôtres ! » Pourtant, les faits sont là : le 27 mars suivant, Hong-Tjyong-ou, le traducteur du Printemps parfumé, l'ami suave et sentimental débarquait à Shangaï, trouvait moyen d'attirer Kim-Ok-Kiun dans un piège et de l'achever délicatement en trois coups de revolver. Selon les lois de ces pays, le meurtrier et sa victime furent embarqués, le 6 avril 1894, sur une corvette chinoise à destination de Tchemoulpo [Incheon]. HongTjyong-ou se vantait d'avoir agi selon les ordres de son souverain. Depuis, on ne sait ce qu'il est devenu. M. Chavannes ajoute philosophiquement : « il est probable qu'il a été récompensé plutôt que puni. » Quoiqu'il en soit, la Chine fut accusée d'avoir préparé ce guet-apens; le Japon demandait des explications, l'opinion s'émut en Corée : une révolte éclata dans la province de Chulla [Jeolla] – et ce fut le commencement de cette guerre mystérieuse dont nous ne savons presque rien, à la merci des câbles anglais qui ne laissent passer que des nouvelles à la convenance du *Foreign Office*.

C'est un peu transposée et adoucie, l'histoire du mauvais Lorenzo que Musset a si tragiquement mise en scène. Je me plais à imaginer – je l'avoue – l'état d'âme spécial de ce jaune qui, tout en perpétrant ce guet-apens et ce crime patriotiques, parlait volontiers de chrysanthèmes fleuris, d'oies bienfaisantes, de grillons inoffensifs et salutaires. Dans ces voyages, il avait emporté une cigogne [grue] amicale, mais un soir, au Japon, comme elle

battait de l'aile et chantait lugubrement, il dut lui rendre la liberté – et Hong-Tjyong-ou pleura longtemps sa cigogne amicale, mais vous pouvez bien être certain qu'il n'eut pas une faiblesse et pas une larme en tirant ses trois coups de revolver sur Kim-Ok-Kiun. Tourgueniev a raison : « l'âme d'autrui est une forêt profonde. »

Causerie Littéraire
La Semaine littéraire, Genève, n° 41, samedi 13 Octobre 1894

N°. 1. Mars 1894.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE 1822

通報

T'OUNG PAO

ARCHIVES

POUR SERVIR À

L'ÉTUDE DE L'HISTOIRE, DES LANGUES,

DE LA GÉOGRAPHIE

ET DE L'ETHNOGRAPHIE DE

L'ASIE ORIENTALE

(CHINE, JAPON, CORÉE, INDO-CHINE,

ASIE CENTRALE ET MALAISIE).

RÉDIGÉES PAR MM.

GUSTAVE SCHLEGEL

Professeur de Chinois à l'Université de Leide

ET

HENRI CORDIER

Professeur à l'École spéciale des Langues orientales vivantes et à l'École libre des Sciences politiques à Paris.

Vol. V.

LEIDE. — E. J. BRILL.

1894.

Berlin,
MEUTHER'S VERLAGSH.
Charlottenstrasse 2.

Paris,
H. LE SOUDIER.
174 et 176 Boulevard St. Germain.

Londres,
LUZAC & Co.

St. Petersbourg,
H. SCHMITZDORFF.

Vienne,
GEROLD & Co.

Le Bois sec refleuri. Roman Coréen, traduit sur le texte original par Hong Tjyong-ou[1]

W. G. Aston[2]

The Musée Guimet, whose services in the cause of Eastern learning are well known, has recently published a translation into French of a Corean [*sic*] story under the above title, executed by a Corean who spent some time in Paris. This « cher et respectable lettré », to whom a letter addressed by M. Hyacinthe Loyson, accepting the dedication of this work, is printed with the preface, has since achieved an unenviable notoriety by the murder of his compatriot Kim Ok-kiun [Kim Ok-gyun] at Shanghai. There were no doubt attenuating circumstances. The deed was done from political, not personal, motives and his victim was an unscrupulous conspirator on whose head was the blood of many men. But it was a treacherous assassination nevertheless.

1 See *T'oung Pao*, vol. 5, p. 260.

2 Premier consul-général britannique en poste à Séoul. [NdE]

However, it is with M. Hong as a writer that we are concerned and not as a criminal. Not having access to the original of the work translated, it is impossible to test satisfactorily its accuracy. As a general rule, Easterns are not very good interpreters of their own literatures for Western readers. But M. Hong may be an exception. Still there are some things in his translation which are apt to excite suspicion. A breeze is described as « légère comme un baiser ». In another place the phrase « couvrit sa main de baisers » occurs. And there are other references to what I have always looked upon as a European institution. Kissing is not wholly unknown in the Far East; but I would say, subject to correction, that it is not considered quite a decent subject to talk about, and is almost completely ignored in literature. I feel sure that these references to kissing are not to be found in M. Hong's original. Other examples might be quoted from his pages where we seem to breathe an atmosphere far removed from Corea. This rather spoils the *couleur locale*, but the general outlines of the story are doubtless faithfully retained, and many of the incidents are genuinely and unmistakably Corean.

The sketch of Corean History which is prefixed to this romance is open to more serious criticism. It is a very poor performance. M. Hong really presumes too much on the ignorance of his readers when he says that Corean History is « totalement inconnue a l'étranger ». This only shows his own ignorance of the works of Ross and Griffis, not to speak of other sources of information. Even the few pages devoted to the subject in the « Histoire de l'Église de Corée » are better than M. Hong's Essay. Judging from the spelling and other indications, it would appear to have been compiled, in part at least, from Japanese sources, and is in several particulars grossly inaccurate. It is not true that

Genghis Khan did not molest Corea, and it is, to say the least, misleading to assert that China acknowledged the independence of Corea. The Treaty with the United States was signed in 1882, and not in 1886. Germany, France, England and Russia have not sent Ministers Plenipotentiary or Chargés d'affaires to Seoul, but only Consuls General. M. Hong might have verified these points with very little trouble and his carelessness in such matters inclines us to suspect equal inaccuracy in places where we have no means of testing his statements.

T'oung Pao, vol. 6, 1895, pages 526-527

LITTÉRATURE CORÉENNE

« Le Bois sec refleuri »[1]

Félix Régamey

Le mystérieux Coréen, Hong-Tjyong-Ou, qui, en attirant dans un guet-apens, à Shang-Haï [*sic*], pour l'assassiner, son compatriote Kim O Kim [Kim Ok-gyun], marqua d'un trait de sang le séculaire conflit sino-japonais, peu de temps avant l'ouverture des dernières hostilités – et dont personne n'a entendu parler depuis – vient de se rappeler à notre souvenir par la publication du roman de son pays que « l'administration du musée Guimet » a jugé digne de figurer dans la Bibliothèque de vulgarisation.

1 Il est intéressant de noter le ton très critique, même agressif, de ce texte, qui contraste avec celui que Régamey avait publié en juin 1894 sous le titre « Un assassin politique » (que nous reproduisons dans « Le Printemps parfumé » publié à l'Atelier des Cahiers en 2016). Est-ce son amertume et sa déception à l'égard de l'attitude de Hong qui influencent ici son jugement ? Les critiques que Régamey a pu recevoir pour avoir soutenu Hong quand il était à Paris ? Il est étonnant de voir que le nom de Kim Ok-gyun, presque bien retranscrit dans le précédent article, est ici très fantaisiste... [NdÉ]

Ce roman est présenté comme « l'une des compositions littéraires les plus anciennes et les plus estimées de la Corée » ce qui n'est pas pour donner une bien haute idée de celles qui le sont moins.

Cette élucubration – traduite en français par le lettré Hong-Tjyong-Ou – a pour titre : *Le Bois sec refleuri.*

Ainsi qu'il est d'usage pour toute œuvre d'imagination éclose en Extrême-Orient, le titre de celle-ci n'a qu'un rapport très lointain avec le sujet.

C'est l'histoire d'une fille et d'un père qui, après bien des malheurs, finissent par triompher de leurs ennemis, et leurs aventures, celles des personnages qui évoluent autour d'eux, enfilées les unes au bout des autres sans la moindre vraisemblance, forment un amas de saugrenuité, de puériles fantasmagories, n'ayant pas même le mérite de l'originalité.

Conte à dormir debout, conte d'enfant, sans aucun parfum de terroir et qui pourrait aussi bien se passer dans la Lune qu'en Corée.

Quelques citations suffiront pour justifier la sévérité de notre jugement.

C'est un roi qui parle : « Quand on met du bois dans la cheminée, et qu'on ne l'allume pas, il ne s'élève pas de fumée. Au contraire, si on l'allume, il se produira immanquablement de la fumée. Je veux dire par là que, etc. »

Deux époux se promènent dans la campagne. « Le souffle poétique envahit mon âme, dit le mari à sa femme, écoute ces strophes : Le temps est beau ; le feuillage touffu cache les fleurs, que les papillons cherchent avidement. On dirait qu'ils comptent les feuilles », etc.

« Oui, ajoute la femme, ces animaux sont plus heureux que nous. »

« ... Mais à quoi servent l'innocence et les regrets, quand un premier ministre a réussi à vous rendre odieux au monarque ! »

« … Pour aguerrir ses soldats, il leur avait fait attacher aux pieds de petits sacs de sable très lourds. Durant toute une journée ils durent marcher avec cet équipement. »

« ... Le coursier semblait comprendre, car ses yeux tournés vers la jeune femme, étaient mouillés de larmes.

– Ne pleure pas, mon cher cheval, dit Tsyang-So-Tjyei. »

« … Mon fils, voici le meurtrier de ton père ; tue-le, de ta propre main. Je veux me repaître de son foie ! »

Puis ce sont des inventions de cette force : une lettre accusatrice, œuvre d'un faussaire, jetée dans la rue pour qu'elle tombe entre les mains de la police, qui suffit à perdre l'auteur prétendu et le destinataire.

Des bijoux cachés dans la chambre de gens dont on veut la perte : accusés de vol, ils sont condamnés à mort.

Cette dureté s'accommode assez mal d'ailleurs avec l'impunité dont jouit un brigand avéré, qui d'un bout à l'autre du récit se livre aux plus coupables fantaisies sans que la justice de son pays intervienne jamais.

Mais ce qui est plus absurde encore que tout cela, c'est la part faite aux songes dans ce roman de cent soixante pages, où l'on en compte pas moins d'une dizaine et ce sont eux qui mènent toute l'action.

« … San-Syeng commençait à désespérer quand il eut un nouveau rêve, etc. Prends un bateau. Rends-toi à l'extrémité de l'île. Tu trouveras le jeune roi et son épouse. Mais hâte-toi, sans cela tu ne trouveras plus le prince vivant. »

Et San-Syeng s'empresse d'obtempérer, et il trouve le roi et son épouse ; les fait monter dans son bateau ... C'est idiot.

Et c'est d'une telle œuvre que ce brave père Loyson a accepté la dédicace sans la connaître ; il l'avoue dans sa lettre réponse à l'envoi de l'auteur.

Qu'allait-il faire dans cette jonque !

Mais que ne ferait-on pas pour un « cher ami païen » avec qui on a « discuté les insondables problèmes de nos origines et de nos destinées. » C'est le subtil Hong-Tjyong-Ou qui le dit.

Et que dire de la préface, consacrée à l'histoire de la Corée, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours ? Galimatias triple, où les noms propres de gens et de lieux, s'entrechoquent fastidieusement, et qui se termine par cette outrecuidante pensée :

« Pour ma part, je m'estimerais le plus heureux des hommes, si j'avais pu contribuer en quelque mesure au rapprochement de deux pays (France-Corée) *qui ne pourraient que gagner à se connaître réciproquement.* »

Ce « réciproquement » quand on sait quel répugnant cloaque est la Corée, c'est une perle.

La Plume, n° 160, 15 décembre 1895

Hong-Tjyong-Ou

Georges Clémenceau

Vous souvient-il d'avoir, il y a deux ou trois ans, rencontré *le Coréen* aux alentours du Musée Guimet ? Une large face ronde, d'une placidité souriante sous le léger chapeau de crin noir, décelait les joies pures du lettré d'Extrême-Orient absorbé dans la contemplation intérieure de l'idéale beauté. C'était notre hôte, Hong-Tjyong-Ou, noble Coréen, « qui fait remonter son origine, *avec la plus entière certitude*, à l'établissement en Corée de *Hong le Savant*, lettré chinois, envoyé auprès du roi de Corée par l'Empereur de la Chine, il y a 3 500 ans. Combien ridicule notre plus vieille noblesse française à côté d'une telle généalogie !

Si j'ajoute que « les Coréens n'ayant pas subi, grâce à leurs montagnes, la dernière invasion des Mandchous, ne portent plus le chapeau abat-jour et la longue queue imposée par les Tartares en signe de vassalité », Hong-Tjyong-Ou vous apparaîtra comme un des types les plus purs de cette race mongole qui, après avoir

fondé les premiers foyers de civilisation de notre globe, s'est formée en bataillon carré dans les plaines de l'Asie pour repousser l'assaut de notre savante barbarie.

Hong-Tjyong-Ou est le premier lettré de la grande presqu'île qui ait visité la France. Qu'a-t-il rapporté de cette reconnaissance aventureuse en pays d'Occident ? Je ne sais. Rien, sans doute. Car, au moment de partir, il écrit à son ami Hyacinthe Loyson les paroles suivantes, où perce la hautaine tristesse d'un esprit supérieur, déçu dans la recherche de ses pairs : « vous ne voyez rien de plus élevé, ni même d'égal au christianisme. Moi, *je ne comprends rien à vos dogmes étranges*, tandis que je trouve en Confucius plus de sagesse qu'en toutes vos lois, et que Lao-Tseu, planant dans une sagesse presque surhumaine, fait monter ma pensée plus haut que les choses entrevues et les choses rêvées, pour la plonger dans l'infini. »

Désespérant de nous amener jusque-là, Hong-Tjyong-Ou nous a quittés. Il avait à peine mis le pied sur le continent jaune que le Coréen, tout d'heureuse sérénité, fut sauvagement repris par son Asie qui le voulait tout entier. La rencontre, au Japon, d'un compatriote, exilé de Corée comme *novateur dangereux*, suffit pour lancer la naïveté compliquée de notre impénétrable ami dans les sanglantes émotions de l'assassinat politique.

Comment Hong-Tjyong-Ou gagna la confiance de Kim-Ok-Kuin [Kim Ok-gyun], qui prétendait occidentaliser la Corée, sous les auspices du Japon, je l'ignore. Tout ce qu'on sait, c'est que le placide lettré jaune conçut, (sous l'inspiration de qui ?) l'infernal projet d'attirer l'exilé dans un piège, et de l'assassiner pour débarrasser son roi d'un réformateur redouté.

Kim-Ok-Kuin, secrètement averti des mauvais desseins de son nouvel ami, se tint pendant quelque temps sur ses gardes,

puis se laissa définitivement gagner à l'affection loyalement offerte. Une lettre du fils adoptif de Li-Hung-Chang l'appelait en Chine. Le crime pouvait, là, se commettre avec impunité. Cette lettre était-elle vraie ou supposée ?

Mystère. Kim-Ok-Kuin arriva suivi de Hong-Tjyong-Ou et, aussitôt à Shanghai, reçut le coup de poignard de son compagnon de voyage.

L'assassin fut arrêté et reconduit dans sa belle patrie, où le roi l'aurait sans doute fait décapiter, s'il ne l'avait, en récompense de son action patriotique, promu mandarin de première classe, après avoir expédié dans les capitales des huit provinces du royaume un quartier du cadavre du japonisant Kim-Ok-Kuin, pour être cloué au gibet d'infamie. Choses d'Asie.

En souvenir de son trop court passage parmi nous, Hong-Tjyong-Ou nous a laissé une traduction de deux romans coréens du XIIIe siècle : le *Printemps parfumé*, en collaboration avec J.-H. Rosny, et le *Bois sec refleuri*, qui vient de paraître dans les annales du Musée Guimet.

Rosny, dans la préface de l'idylle charmante qu'il nous a rendue avec un art exquis, nous fait observer que « le *Printemps parfumé* est, à plusieurs égards, *une œuvre d'opposition* ». La remarque est devenue piquante sous la plume du collaborateur du noble Coréen qui, quelques mois plus tard, combattait à coups de poignard les réformateurs de son pays.

Il n'en est pas moins vrai que ce roman est une haute protestation contre les misères sociales, en même temps qu'une leçon de clémence, de modération – dont il est bien regrettable que le traducteur lui-même n'ait pas tiré profit.

Écoutez la poésie que déclame le mendiant au festin des mandarins :

« Ce beau vin dans des vases d'or, c'est le sang de mille hommes.

Cette magnifique viande sur ces tables de marbre riche, c'est la chair et la moelle de dix mille hommes.

Ces cierges resplendissants dont les pleurs coulent, ce sont les larmes de tout un peuple affligé.

Ces chants retentissants des courtisanes ne s'élèvent pas plus haut que les gémissements et les cris de reproche du peuple qu'on pressure odieusement. »

Et quand le mendiant, transformé subitement en émissaire royal veut se retirer avec sa bien-aimée « dans une chambre où ils pourront s'aimer à l'aise », quel langage lui tient la jeune fille au doux nom de *Printemps parfumé* ?

« Il faut d'abord que vous fassiez tout votre devoir, que vous rendiez justice aux malheureux, que vous punissiez les coupables. Ensuite, nous serons heureux ensemble. »

En conséquence, l'émissaire royal fait comparaître le mandarin coupable et prononce la sentence suivante :

« Vous avez pressuré le peuple, vous l'avez rendu malheureux. Je vous condamne, pour tout cela, à être envoyé dans une île. »

C'est la loi Bérenger dans toute sa splendeur.

Le *Bois sec refleuri*, en dépit des complications infinies où se plaît l'imagination orientale, ne s'en termine pas moins, tout comme le *Printemps parfumé*, par une complète révolution sociale, qui assure, à jamais, le bonheur de l'humanité coréenne. L'originalité du *Bois sec refleuri*, c'est que la révolution, qui clôt le drame, vient de l'opinion populaire imposant au roi lui-même, par la seule autorité de la raison, son éternel besoin de justice et de paix.

Après une série d'aventures incroyables, le jeune prince dépossédé finit par rejoindre sa bien-aimée.

« Le soleil tombait à l'horizon dans une brume d'or. Partout, s'annonçait l'heure du repos. Les oiseaux s'envolaient vers leur nid, frôlant les branches de leur aile. Un grand silence s'étendait sur la nature entière, Alors, le jeune prince dit en prenant la main étroite et fine de Tcheng-Y :

– Je vous aime.

– Je vous aime, répondit la jeune fille. »

Après ce doux aveu, ils restèrent encore longtemps côte à côte, sans prononcer une parole ...

Le prince remonte naturellement sur le trône de ses pères, et le peuple s'empresse de remettre l'usurpateur entre ses mains.

« Le nouveau roi était à peine rentré dans le palais de ses pères, qu'il ordonnait *de diminuer les impôts qui pesaient sur le peuple*. Sa femme approuvait hautement ces mesures. Elle désirait même qu'on allât plus loin.

« Qui sait, dit-elle, si les mandarins des provinces exécuteront tes ordres, et ne continueront pas à pressurer le peuple à leur profit ? Il faudrait s'assurer que tout se passe selon tes vœux, et envoyer des fonctionnaires chargés de s'assurer si tes ordonnances sont respectées... »

Mais le roi, reprenant la tradition des ancêtres, dit un jour à son premier ministre :

« J'ai l'intention de diriger une expédition contre le Tjin-Han. Mon père a subi un échec en attaquant ce pays, et c'est mon devoir de le venger. Qu'en pensez-vous ? »

D'autre part, le général victorieux « était altéré de vengeance » et voulait qu'on mît le traître en jugement.

Le premier ministre « s'abîma dans une longue méditation ».

« Des malheurs dont il avait été frappé, il ne conservait aucun ressentiment contre l'humanité. Il se sentait pris d'une indulgence profonde pour ses ennemis les plus déclarés. À quoi bon se venger ? pensait-il. À quoi bon surtout déclarer une guerre qui, tôt ou tard, amènera des représailles ? »

Il conseille au roi de consulter les Coréens. Un gigantesque banquet est préparé sur la place publique. « Les convives devaient former cinq groupes : le groupe royal, les gouverneurs, le peuple, l'armée, *les criminels*. » Cette consultation de l'ensemble des hommes, *y compris les criminels* – intéressés autant que quiconque à savoir ce qu'on fera d'eux – réjouira, je n'en doute pas, le cœur de nos « libertaires ». Il est de fait, qu'à côté de cette éclatante manifestation de volonté totale et directe, notre suffrage universel, de pure convention, paraît singulièrement mesquin.

Ce que décide le peuple – du roi aux criminels – vous le devinez, sans peine.

Notez le discours du premier ministre :

« ... Pour moi, la guerre est le pire des fléaux. Elle cause des ruines sans nombre. Combien d'innocents périssent sur les champs de bataille ! D'où viennent tous ces impôts, sinon du besoin d'entretenir une nombreuse armée ? Avec la paix, rien de semblable. La fortune publique s'accroît rapidement. Les peuples, faits pour s'aimer et non pour s'entre-tuer, entretiendraient des relations qui augmenteraient leurs richesses réciproques. Quand nous voyons, dans la rue, un chien fort et vigoureux maltraiter un autre chien incapable de se défendre, nous venons au secours du plus faible de ces animaux. Pourquoi sommes-nous plus féroces à l'égard de nos semblables qu'envers les animaux ? Sans doute, chez ceux-ci, le plus fort cherche à opprimer le plus faible. Mais ne sommes-nous pas des êtres supérieurs, et n'avons-nous

pas la raison qui nous commande l'indulgence et la clémence vis-à-vis d'autrui ? Aussi, ne suis-je pas d'avis, Sire, que nous entreprenions cette guerre. Je ne veux pas davantage qu'on châtie les coupables, dont plusieurs m'ont pourtant fait beaucoup de mal. Pardonnons-leur et que l'exemple de leur repentir serve de leçon à ceux qui auraient de mauvaises pensées. »

Ainsi parla Sûn-Yen, « et ces paroles élevées soulevèrent une approbation unanime ».

Si cet homme-là n'était pas mort, il me semble qu'il ferait assez bien notre affaire. Mais six cents ans ont passé depuis que le sage Sûn-Yen exprima ces nobles pensées, et j'ai le regret de dire que pas plus en Corée que dans les pays d'Europe, l'homme n'a fait son profit de cette haute leçon.

Hélas ! Le philosophe lui-même qui se trouva assez pénétré de cet enseignement sublime pour former la résolution de le faire passer dans notre langue afin de le transmettre aux générations d'Occident, n'eût pas plutôt achevé cette propagande de justice et de pitié, qu'il s'en fût planter une lame d'acier dans le ventre d'un de ses compatriotes, par la seule raison que celui-ci ne partageait pas ses vues sur l'avenir de l'humanité.

Étrange créature que l'homme ! Des pensées d'un Dieu. Des actes de brute, trop souvent. Toute son histoire est de cette discordance ; tout son progrès, de la volonté lentement soumise à la règle de bonté. Réconcilier l'acte et la pensée, voilà le but du grand effort humain. Comme la pensée ne peut pas s'avilir, il faut bien que tôt ou tard, les actes s'ennoblissent. Il paraît que ce sera long. Mesurez de Sûn-Yen à Hong-Tjyong-Ou, ce que nous avons gagné depuis six cents ans !

Extrait de *Au fil des jours*, Eugène Fasquelle éditeur, 1900, pages 320-327

Notes historiques sur la Corée[1]

Alexandra Myrial [Alexandra David-Néel]

Dans ces derniers temps, l'attention du public a été tout spécialement attirée sur la Corée, pays lointain jalousement convoité par les Russes et les Japonais. Quelques détails sur cette contrée peu connue peuvent, ce me semble, présenter un certain intérêt pour le lecteur en qui le nom de la grande presqu'île n'éveille, le plus souvent, que la vague notion géographique d'une région quasi-barbare, située à l'autre bout du monde. La Corée – officiellement Tchio-Shen [Joseon], royaume de la Sérénité du Matin – est, certainement, à l'heure actuelle, celui des pays d'Extrême-Orient qui nous est le moins familier. Si, depuis quelques années, les données ethnographiques que nous possédons à son sujet se sont rapidement accrues, le nombre des personnes au courant de son histoire est encore des plus limités : aussi, est-ce

1 Ce texte est très largement inspiré de la préface du *Bois sec refleuri*. [NdÉ]

sur le passé politique de cet état asiatique que porteront ces notes succinctes.

Ainsi que tous les peuples orientaux, les Coréens font remonter leur histoire à la plus haute antiquité. Les insulaires de Tsiei-tsiou ou Tchae-tchiou [Jeju], dans la mer de Corée[2], vont jusqu'à prétendre que leur montagne sacrée, le Pak-than-san [Baekdusan ?] ou Halla san [Hallasan], fut le berceau du genre humain.

À l'origine de la terre, dit la légende, il n'existait ni hommes, ni bêtes, ni végétaux. Ces derniers et les animaux furent déposés, sur le Halla san, par les nuages. Quant aux hommes, ils surgirent du sommet de la montagne. Ils étaient au nombre de trois et se nommaient Ko [Go], Pou [Bu] et Yang. Ces ancêtres de l'humanité descendirent avec majesté vers la plaine, tout en discourant de questions philosophiques (?) et en agitant de profonds problèmes. Arrivés au bord de la mer, ils aperçurent trois grandes boîtes que les vagues portaient doucement au rivage. Ils s'en emparèrent, les ouvrirent et y trouvèrent trois femmes d'une extraordinaire beauté qu'ils épousèrent aussitôt.

L'orgueilleuse tradition des Coréens de Tchae-tchiou est, malheureusement pour eux, fortement battue en brèche par certaines chroniques chinoises et japonaises qui attribuent, à leur fameuse montagne sacrée, une origine volcanique relativement récente, postérieure de dix siècles à l'ère chrétienne.

Moins ambitieux, les Coréens de la terre ferme commencent leur histoire à 23 siècles av. J.-C., ne le cédant que de trois siècles environ à la chronologie officielle des Chinois, datée de la 61e année du règne du grand empereur Hoang-ti [Huang-di, l'Empereur Jaune] (2637 ans av. J.-C.).

2 C'est l'île désignée sous le nom de Quelpaert par les Occidentaux.

Les vieux historiens rapportent que, la sixième année du règne de l'empereur chinois Yao, un ermite vint fixer sa demeure sur le mont Taihakou [Taebaek] (selon une autre version il descendit miraculeusement sous un arbre de santal). Pleins de vénération pour son savoir et ses vertus, les indigènes le nommèrent roi sous le nom de Tankoun [Dan-gun]. Ce souverain vécut 1668 ans puis fut enlevé par des génies qui le conduisirent dans les demeures célestes.

Le lettré Hong-tjyong-ou [Hong Jong-u], avec qui j'ai eu de longs entretiens sur le passé de son pays, place l'arrivée de Tankoun en Corée, vers l'an 2358 avant notre ère. D'après la chronologie chinoise, l'empereur Yao aurait effectué sa sixième année de règne en 2822 av. J.-C. mais j'estime que ce détail est de fort médiocre importance lorsqu'il s'agit de personnages dont l'âge atteint un chiffre aussi respectable de siècles.

Hong-tjyong-ou, dont l'esprit était trop cultivé pour admettre la réalité de cette légende fantastique, tentait de l'expliquer de la manière suivante :

On trouve dans le *Chou-King* (le livre des Rois des Chinois) [*Shu Jing, Classique des documents*] un passage où il est rapporté que l'empereur Yao envoya l'un de ses hauts fonctionnaires vers une montagne située à l'Est de sa capitale et derrière laquelle le soleil semblait se lever. Ce seigneur, nommé Ghi-Tciou [Xi Zhong], avait pour mission de s'établir sur la montagne désignée et, là, de saluer chaque matin, au nom de son souverain, l'astre du jour émergeant de l'horizon[3].

S'appuyant sur ce texte, Hong-tjyong-ou suppose que le mystérieux ermite Tankoun pourrait bien être Ghi-Tciou, l'émissaire de Yao.

---

3 Telle est la version d'Hong-tjyong-ou, mais le texte du *Chou-King* semble plutôt indiquer que l'envoyé devait se livrer à des observations astronomiques et non à une cérémonie à tendances astrolâtriques.

L'hypothèse est fort plausible. L'empereur Yao est, en effet, représenté par les chroniques comme très épris d'astronomie. Il envoya des savants dans la direction des quatre points cardinaux pour y faire des observations sur la longueur des jours et la position de certains astres. Dans un entretien qu'il a avec les chefs du tribunal d'astronomie et de religion, ce monarque établit que l'année de 365 jours était en usage, dans son empire, plus de deux mille ans avant notre ère.

En dehors de ce que rapportent des légendes et de vagues traditions, il n'existe aucune donnée sérieuse sur les siècles qui suivirent l'avènement de Tankoun. La période fabuleuse de l'antiquité coréenne ne prend fin que vers le onzième siècle avant J.-C., date à laquelle s'ouvre, avec le règne de Ghi-si [Gija], l'ère vraiment historique du pays.

Si le premier souverain de la Corée semble avoir été un astronome, le second n'est rien de moins qu'un philosophe, ainsi que le prouve son nom chinois: Ki-tse c'est-à-dire Ki le philosophe. Il figure dans les annales de la Corée sous la dénomination de Ghi-si, adaptation à la langue nationale du mot étranger Ki-tse.

Ki-tse était l'oncle de l'empereur chinois Chéou-sin, le dernier souverain de la dynastie des Yn [Yin][4]. Les remontrances qu'il avait adressées à son neveu, dont la conduite, au dire des historiens, était des plus blâmables, excitèrent contre lui la colère de son impérial parent et il dut simuler la folie pour échapper au châtiment qu'on lui préparait.

Lorsque Wou-Wang [roi Wu, de la dynastie Zhou], après avoir détrôné Chéou-sin, eut pris en main les rênes de l'empire, il fit appeler Ki-tse à la cour et lui témoigna la plus haute estime.

---

4 La dynastie des Yn n'est autre que la seconde partie de la dynastie des Chang [Shang]. Vers 1.400 av. J.-C. l'empereur Pan-keng des Chang changea son nom de famille en celui de Yn, que ses successeurs continuèrent à porter.

Le nouvel empereur se plaisait à converser longuement avec ce sage lettré sur la philosophie, l'économie politique, l'astronomie, etc. Les propos de Ki-tse ont été relatés, en partie, par les historiographes chinois et nous pouvons, par la lecture du Chou-king, nous faire une idée des pensées que nourrissait, il y a plus de trois mille ans, celui qui devait être le véritable fondateur du royaume de Corée.

« À la treizième année, dit le texte, le roi Interrogea Ki-tse.

Le roi dit : "Oh Ki-tse, le ciel a des voies secrètes par lesquelles il rend le peuple tranquille et fixe. Il s'unit à lui pour l'aider à garder son repos, son état fixe. Je ne connais point cette règle, quelle est-elle ?" »

Ki-tse lui répond par un exposé des neuf règles de la sublime doctrine qui sont :

1º La connaissance des lois propres aux cinq « agissants », c'est-a dire les cinq éléments : l'eau – le feu – le bois – les métaux – la terre.

2º L'attention à donner dans les cinq occupations : le maintien – la parole – la vue – l'ouïe – la pensée.

3° L'application aux huit principes de gouvernement : les vivres – la répartition des richesses – le culte et les cérémonies – les travaux publics – l'instruction publique – la justice, sanctions pénales, magistrature – le régime à appliquer aux étrangers résidant sur le territoire de l'empire – les armées.

4° L'accord dans les cinq choses périodiques : l'année – le mois – le jour – la révolution des astres – les nombres astronomiques[5].

5º La règle de conduite du souverain.

---

5 L'accord dont il s'agit est, vraisemblablement, celui du calendrier officiel avec le mouvement des astres.

6° L'observance des trois vertus : la droiture – l'exactitude et la sévérité dans le gouvernement – l'indulgence et la douceur.

7° L'intelligence dans l'examen des cas douteux.

8° L'attention apportée aux phénomènes : la pluie – le beau temps – la chaleur, le froid – le vent – les saisons.

9° La poursuite des cinq bonheurs : une longue vie – la richesse – la paix – l'amour de la vertu – une mort paisible après avoir accompli sa destinée ; et l'éloignement des six malheurs : une vie courte et vouée au vice – les maladies – les afflictions – la pauvreté – la haine – la faiblesse et l'oppression.

Ki-tse développe chacun de ses neuf points. Ses dissertations paraissent obscures en plus d'un passage et le commentaire de Tchou-hi n'y apporte pas de bien grands éclaircissements.

Comme tous les anciens, Ki-tse croyait qu'il existait une corrélation directe entre les actes des hommes et les manifestations de la nature

« Quand la vertu règne, dit-il, la pluie vient à propos... Quand on rend des jugements équitables le froid vient à son temps. »

À côté de ces propos, nous en trouvons d'autres qui dénotent, chez le premier roi de la Corée, des connaissances d'ordre sociologique et un esprit sceptique, dénué d'illusions sur les causes, toutes matérielles, qui font régner la paix dans le peuple et inclinent à l'équité l'âme des magistrats. Le bien-être lui paraît être le meilleur gardien de la tranquillité et de la vertu publiques :

« Si la constitution de l'atmosphère dans l'année, le mois, le jour est conforme à la saison, les grains viennent à leur maturité, il n'y a aucune difficulté dans le gouvernement et chaque famille est dans le repos et dans la joie. Mais s'il y a du dérangement dans l'atmosphère, les grains ne mûrissent pas, le gouvernement est en désordre, la paix n'est pas dans les familles. »

« Si vos magistrats ne manquent de rien ils seront vertueux. »

Wou-wang, pénétré d'admiration pour la sagesse de Ki-tse, le nomma prince de Corée[6]. Celui-ci quitta la cour de Chine, emmenant avec lui huit savants éminents qui devaient lui servir de conseillers.

De nos jours, encore, huit familles coréennes prétendent posséder une généalogie remontant à ces illustres personnages. Elles entretiennent ensemble des relations de parenté et se considèrent comme formant la plus haute noblesse du pays. Mon ami Hong-tjyong-ou se targuait, avec fierté, d'avoir pour grand ancêtre l'un de ces compagnons de Ki-tse, nommé Hong.

Ki-tse, devenu le roi Ghi-si, organisa ses états d'après le système chinois. La durée de son règne est réputée comme une ère de paix et de prospérité sans égales. À cette époque, le royaume de Corée ne comprenait pas, ainsi que de nos jours, toute l'étendue de la presqu'île. La partie méridionale, sauvage et presque inexplorée, restait indépendante. Elle portait le nom de Shim [Jin].

Vers le commencement du 2e siècle av. J.-C., le roi Ghi-joun [Gi Jun] se déclara souverain de la presqu'île entière. Vaincu par un prince chinois, qui l'avait attaqué, il dut se réfugier dans le Shim, qui se peupla rapidement par l'émigration de nombreux Chinois s'expatriant pour éviter d'être englobés dans les bandes de travailleurs que l'empereur Chi-Hoang-ti [Shi Huang-di, v. 259-210 av. J.-C.] faisait recruter de force, pour la construction de la « Grande Muraille ». Il est utile de remarquer que c'est improprement que les Occidentaux donnent le nom de Corée

6 Certains historiens coréens prétendent, paraît-il, que Wou-wang aurait envoyé Ghi-si (Ki-tse) en Corée pour se débarrasser d'un homme dont la haute réputation lui portait ombrage et qui, fort de sa parenté avec le précédent empereur, refusait de paraître à la cour de l'usurpateur. Le texte du *Chou-King* ne permet pas de se ranger à cette opinion

à l'ensemble de la presqu'île seul, un territoire de la partie septentrionale était autrefois appelé Kouré [Goguryeo]. Quant aux régions s'étendant vers le sud, elles furent dénommées, comme je l'ai indiqué plus haut, d'abord Shim, et ensuite Kam [Han]. Au temps de Ghi-joun, elles se divisaient en Ba-Kam [Mahan], Ben-Kam [Byeonhan] et Shim-Kam [Jinhan], formant, ainsi, trois petits états distincts, quoique ayant des liens communs.

Les descendants du vainqueur de Ghi-Joun ne jouirent pas longtemps de son héritage. Son petit-fils You-kio [U-geo] se vit, à son tour, dépossédé par un empereur chinois de la dynastie des Han, dans le courant du premier siècle avant notre ère.

Un laps de temps assez long s'écoule ensuite, sans que nul relève le trône du grand Ghi-si ; puis un étranger, venant du Nord, s'empare du pays et prend le titre de roi.

L'histoire de ce personnage comporte plus de légendes que de détails vraiment historiques. Son origine, comme celle de la plupart des héros orientaux, est fabuleuse et voici, d'après la tradition, la façon surnaturelle dont sa mère le conçut

Dans le palais du roi de Pou-Yo[7] [Buyeo] se trouvait une jeune vierge, fille du génie d'un fleuve. Ce souverain l'avait vue, par hasard, dans une de ses promenades et, frappé de son extraordinaire beauté, s'était empressé de la faire conduire parmi ses femmes. Cependant, le roi dut entreprendre un très long voyage. À son retour, il s'aperçut que la jeune fille était enceinte. Plein de fureur il ordonna qu'on la mit à mort ; toutefois, avant de l'envoyer au supplice, il voulut permettre à la coupable de présenter sa défense.

« Seigneur, lui dit alors la fille du génie, je me trouvais dans une chambre de l'appartement des femmes lorsqu'un rayon de

7 Contrée indéterminée qui était située au nord de la Corée.

soleil y pénétra avec une intensité telle que j'en fus incommodée. Pour éviter son ardeur, je passai dans une autre pièce. La lumière éclatante m'y poursuivit. J'essayai de me retirer dans les parties les plus obscures du palais, mais, partout, les rayons éblouissants de l'astre du jour s'attachaient à moi. Peu de temps après cet événement mystérieux, j'ai senti que je portais un enfant en mon sein.

Le roi, devinant, dans ce phénomène, la manifestation d'une puissance supérieure, fit grâce à la jeune mère, qui donna bientôt naissance à un fils. Dès qu'il fut sorti de la première enfance, le jeune garçon se manifesta comme un archer d'une adresse incomparable et reçut, de ce fait, le nom de Shou-Mô [Jumong] (tireur adroit). Plus tard, obligé de fuir le royaume de Pou-Yo pour échapper à des rivaux. qui complotaient sa perte, il s'enfuit dans la direction du sud, s'arrêta dans la région appelée Kouré, et, comme on vient de le voir, en devint le roi.

Tandis que les descendants de Shou-Mô se succédaient sur le trône de Kouré, la presque totalité du sud de la presqu'île passait sous la domination de Shei-Kyo-Khan [Geoseogan] qui, au dire de certains, aurait été l'ancêtre du fameux Tchinggis Khan [Gengis Khan][8].

À cette époque, l'ensemble de la Corée actuelle comprenait les royaumes de Sinra [Silla], fondé par Shei-Kyo-Khan, de Kouré [Goguryeo], fondé par Shou-Mô, et de Koutara [Baekje], fondé par un fils de Shou-mô.

Si l'histoire de ces états minuscules est, en général, dénuée d'intérêt, elle comporte cependant un fait d'une importance capitale : la civilisation du Japon due, pour la plus grande partie, à leur influence.

---

8 On sait que les Japonais revendiquent Tchinggis Khan pour leur compatriote. Certains de nos orientalistes inclinent à croire que le terrible guerrier était d'origine coréenne.

Au deuxième siècle de notre ère, les Japonais, qui marchent aujourd'hui à la tête du progrès en Extrême-Orient, étaient encore un peuple barbare, sans philosophie, sans arts, sans science, sans industrie. Or il advint, à cette époque, qu'un parti se forma parmi les Japonais habitant le littoral de la mer du Japon et voulut se soustraire à la domination de l'empereur. Les sujets du roi de Shinra encouragèrent les révoltés,. et, traversant le détroit de Corée, vinrent à leur secours contre les troupes de leur souverain. Celui-ci, ayant triomphé de la rébellion, résolut de punir les étrangers qui avaient fomenté des troubles sur son territoire. Il fit donc équiper une flotte pour se rendre en Corée mais, avant que les préparatifs fussent terminés, le monarque mourut.

L'impératrice, qui avait, accompagné son mari pendant toute la campagne, ne renonça pas à poursuivre le projet du défunt. Elle partit et, sous ses ordres, son armée débarqua sur les côtes du Shinra.

Cependant, le roi de Corée, avait de son côté, rassemblé des soldats et s'avançait à la rencontre de l'envahisseur. Les deux adversaires furent bientôt en présence. Mais en apercevant l'impératrice qui, selon les chroniques, était d'une beauté sans égale, toute idée belliqueuse abandonna le souverain, il se prosterna devant celle qui lui apparaissait comme une divinité et ne songea plus qu'à conclure la paix.

À leur tour, le roi de Kouré et celui de Koutara vinrent admirer l'impératrice japonaise et ne furent pas moins enthousiasmés que leur voisin. Les trois monarques et la souveraine conclurent un traité d'alliance, puis celle-ci s'en retourna dans ses États[9].

9 Telle est la version coréenne, mais les historiens japonais prétendent que l'impératrice Ling-gou-kuo-go défit les troupes envoyées contre elle et imposa à la Corée le paiement d'un tribut.

Depuis lors, de nombreux Coréens se rendirent au Japon ; ils y portèrent avec eux le système d'écriture chinoise, les sciences, les arts et l'industrie que la Corée tenait de la Chine. Les belles-lettres, la philosophie des Chinois et, plus tard, le bouddhisme, lorsque les Coréens l'eurent adopté, passèrent, à leur tour, chez les Japonais par le même intermédiaire.

Les habitants de l'Empire du Soleil levant (DaïNippon, le Japon) furent de bons élèves et dépassèrent rapidement leurs premiers maîtres.

Après cet événement, le plus saillant de l'histoire de Corée, la vie de la grande péninsule retombe à la monotonie des luttes entre les petits états qui partageaient son territoire. Quelques campagnes contre les Chinois qui, à plusieurs reprises, tentèrent de s'annexer la Corée, tranchent seules sur la banalité des querelles entre roitelets indigènes.

Vers 610, les Coréens repoussèrent victorieusement l'armée de l'empereur chinois Yang-ti [Yang de Sui]. Une trentaine d'années plus tard, l'empereur Tai-Tsoang [Taizong], ayant voulu s'emparer de la Corée, dut, également, renoncer à son projet.

En 668, le roi de Shinra fut attaqué par ses voisins de Koutara et de Kouré. Pour leur résister, il demanda l'appui de la Chine. Ses ennemis ripostèrent en appelant les Japonais à leur secours. Ils furent vaincus. Le roi de Kouré se rendit aux généraux chinois qui avaient pris sa capitale. Un de ces généraux fut nommé gouverneur du royaume. On établit un tribunal chinois dans la capitale de la Kouré et le pays fut divisé en cinq gouvernements, neuf départements, quarante-deux arrondissements et cent cantons.

Le royaume de Shinra, délivré de ses rivaux, est ensuite en proie aux luttes intestines : les souverains sont fréquemment dé-

trônés ou massacrés, le trône est successivement occupé par des chefs de parti qui s'expulsent a tour de rôle. L'un d'eux, nommé O-Ken [Wanggeon] porta ses armes au delà des anciennes limites du Shinra et reconstitua, en partie, le royaume de Kouré [sous le nom de Goryeo], qu'il adjoignit au Shinra (vers 950 [935]). Ses descendants régnèrent trois siècles.

Vers 1300, le fils de Tchinggis Khan donna à l'un des successeurs d'O-Ken la partie septentrionale de la presqu'île dont la Chine s'était emparée six siècles auparavant. Ce prince fut le premier qui régna sur la Corée entière. Ses successeurs suivirent la fortune de la dynastie mongole en Chine dont ils furent les fidèles alliés[10]. Le dernier d'entre eux se vit forcé d'abdiquer devant l'hostilité que lui témoignaient ses sujets. Un général, du nom de Li-Shei-Kei [Yi Seong-gye], le remplaça sur le trône, en 1392.

Li-Shei-Kei est, lui aussi, le héros de plusieurs légendes qui lui prêtent des actes merveilleux. Une tradition, très en honneur en Corée, rapporte que l'empereur chinois Hoang-wou [Hong-wu], le chef de la dynastie des Ming, lui prédit, plusieurs années à l'avance, le sort glorieux qui lui était réservé. Voici comment le fait est narré

Li-Shei-Kei, avant d'avoir embrassé la carrière des armes, avait songé à devenir moine. Il habitait donc, en qualité de novice, un couvent situé à la frontière chinoise dans les monts Tcio-Hakou. Parmi ses compagnons se trouvait un autre novice de très humble origine, fils de campagnards, qui se nommait Tchou-youan-tchang [Zhu Yuanzhang]. Pendant les dix années qu'ils vécurent côte à côte, les deux jeunes gens n'échangèrent jamais une parole.

---

10 Oubli total de la résistance des Coréens aux Mongols sur l'île de Ganghwa... [NdÉ]

Un jour, fatigué des corvées humiliantes que les bonzes lui imposaient, Tchou-youan-tchang abandonna le monastère pour s'enrôler dans un parti révolutionnaire qui tentait de libérer la Chine du joug des Mongols en renversant la dynastie régnante. Comme il allait franchir le seuil du couvent, Tchou-youan-tchang s'adressa pour la première fois à Li-Shei-Kei : « Vous régnerez un jour, lui dit-il, sur le pays qui s'étend au sud de ces montagnes ; moi-même j'aurai en partage l'Empire du Milieu. » La prédiction se réalisa à la lettre. Tchou-youan-tchang devint rapidement le chef dès insurgés et, après une campagne victorieuse, il prit possession du trône sous le nom de Houng-wou. C'est l'empereur désigné, dans les tables chronologiques, par le titre honorifique de Ming-taï-tsou (grand aïeul de la dynastie des Ming).

En ce qui concerne le novice coréen, la prophétie de son taciturne compagnon s'accomplit avec la même exactitude, puisqu'il devint le souverain de son pays.

Nous avons dit que l'appellation de « Corée » n'avait jamais été appliquée, par les Coréens, à l'ensemble de la péninsule et qu'une région seule avait, momentanément, formé un royaume de Kouré. En 1398, le roi Li-Shei-Kei abolit définitivement l'ancien nom de Kouré et le remplaça par celui de Tcio-Shen [Joseon] (Sérénité du Matin), seul usité, aujourd'hui, en Corée.

La fin du XVIe siècle est marquée, pour les Coréens, par de longues luttes contre les Japonais et les Chinois, dont leur pays devint le théâtre.

En 1604, à la fin des hostilités, la Corée signa un traité de paix avec le Japon. Ce fut, pour elle, le terme des guerres avec l'étranger[11]. Son histoire n'enregistre plus, ensuite, que des troubles locaux, des intrigues de palais sans grande importance,

11 Faux : c'est oublier les invasions des Mandchous de 1627 et 1636. [NdÉ]

peut-on croire puisque, après cinq siècles, la dynastie fondée par Li-Shei-Kei se continue encore en la personne du souverain régnant. Dans les temps modernes on peut signaler la reconnaissance de l'indépendance de la Corée par la Chine qui, jusque-là, l'avait toujours traitée en royaume vassal. Cependant, malgré l'abandon officiel de ses droits, le Céleste Empire conserve toujours, dans le pays, un prestige et des prérogatives dont ne jouissent point les autres états. Mais nous touchons, ici aux événements contemporains généralement connus et qui, par cela même, sortent du cadre de ces notes.

***

Quel sort les compétitions actuelles de ses voisins préparent-t-elles à la Corée ? Une fois de plus, peut-être, son sol servira de théâtre aux luttes des belligérants. Les gouvernants coréens, enclins à la superstition, comme tous les Orientaux, ne s'étonneront sans doute pas, si l'avenir réserve encore des jours sombres à leur malheureux pays. Une antique légende, toujours vivante en Corée, semble, en effet, devoir vouer le royaume de la « Sérénité du Matin » aux plus tristes destinées. L'étrangeté de cette tradition mérite qu'on la rapporte En butte aux sortilèges d'on ne sait quel magicien ou quel dragon ennemi, la Corée est selon l'opinion de ses habitants, une contrée enchantée. Tout y est bouleversé, détourné de son ordre naturel. Montagnes, fleuves, rivières y occupent une place différente de celle qui leur avait été assignée à l'origine du monde.

À quelle époque s'est accompli ce singulier cataclysme? Les Coréens l'ignorent, mais la croyance populaire emprunte encore une nouvelle force à la confirmation que lui donnent les paroles du très illustre bonze Ha-thing, qui vivait en Chine vers le IXe ou le Xe siècle.

Un moine coréen, nommé To-Sou [Doseon ?], attiré par la grande réputation de Ha-thing, s'était rendu près de lui dans but d'apprendre, sous sa direction, les diverses philosophies chinoises, l'astronomie et la magie. Lorsqu'il crut son instruction suffisante, il manifesta le désir de retourner dans son pays. Alors, son maître lui parla en ces termes

« J'ai appris qu'il y a, en Corée, beaucoup de montagnes et de cours d'eau qui ont désobéi à leur maître ; il s'ensuit que ce pays a subi des divisions successives et que, sans cesse, il a été troublé par des conspirateurs. La terre est donc malade, son sang, ses nerfs sont dérangés; voilà pourquoi les Coréens meurent, tués par les maladies, la famine et les guerres. »

Le savant Ha-thing n'aurait point été digne de son renom s'il n'eût trouvé le remède approprié à cette situation aussi fâcheuse qu'extraordinaire. Il n'eût pas été un véritable moine s'il n'avait pensé à confier, à ses confrères, le soin de cette cure d'un genre peu commun

« Je veux soigner la maladie des montagnes et des rivières de votre pays, annonça-t-il à To-Sou. Apportez-moi une carte de la Corée. »

Lorsqu'il eut la carte entre les mains, il la considéra attentivement : « Puisque les montagnes et les cours d'eau sont dans de telles conditions, dit-il, il est certain que la Corée doit être la scène de nombreuses guerres. » Il désigna alors, par un trait de pinceau, dix-huit cents points situés soit dans les montagnes, soit sur le bord des fleuves et, rendant la carte à son disciple, il ajouta :

« Quand on est malade, il faut chercher promptement l'endroit où l'on doit piquer les veines et brûler la peau, c'est ainsi que l'on peut guérir les maladies. Les maladies des montagnes et

des canaux ressemblent à celles de l'homme: Si l'on établit des monastères aux endroits que j'ai marqués, les résultats obtenus seront pareils à ceux de l'acuponcture et du feu et les maladies de la terre seront alors guéries. De même que les personnes ignorantes qui ne veulent pas qu'on les pique et qu'on les brûle sont condamnées à une mort certaine, de même, si l'on ne me croit pas ou si l'on détruit les monastères que l'on aura érigés, le pays sera certainement dépeuplé. »

Les dix-huit cents bonzeries exigées par l'ascète chinois furent-elles édifiées ? Il serait peut-être exagéré de le croire. Cependant, de très nombreux couvents s'élevèrent autrefois en Corée ; mais une réaction violente, amenée par la conduite des moines, s'étant produite vers le XIVe siècle, ceux-ci furent massacrés et leurs couvents détruits[12].

Le sol de la péninsule, privé du remède prescrit jadis par le vieil Ha-thing, est-il à la veille de subir une recrudescence de la mystérieuse maladie dont il souffre en devenant le théâtre de combats sanglants ? L'avenir nous l'apprendra.

Mercure de France, vol. 49, n°169, janvier 1904, pages 97-110

12 Faux : le bouddhisme sera peu à peu relégué par le régime dans les montagnes, mais conservera son influence culturelle et spirituelle. [NdÉ]

홍종오
SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE PARIS
Hong Tjyong Ou - 1892 -
Le premier Coréen venu en France

CRÉDITS

p. 8 : photographie de Hong Jong-u, © musée Guimet

p. 10 : « Le Coréen Hong-Jong-Ou », *Journal des voyages et des aventures de terre et de mer*, n°755, 27 décembre 1891, page 416, © collection B. Joinau

p. 24 : « Portrait du Grand-Père (?) du Roi de Corée » [Taewongun ?], par Félix Régamey, le *Monde illustré*, 23 juin 1894, © collection B. Joinau

p. 32 : « Hong Jong-Ou », gravure de Félix Régamey, le *Monde illustré*, 23 juin 1894, © collection B. Joinau

p. 42 : couverture de la revue *T'oung Pao*, vol. 5, 1895, © collection B. Joinau

p. 75 : photographie de Hong Jong-u, © BNF

Pour retrouver notre catalogue et prolonger votre lecture avec nos contenus multimédias, visitez notre site Web : www.atelierdescahiers.com.

Ce document numérique est un complément à l'ouvrage « Printemps parfumé, *suivi du* Bois sec refleuri », ISBN : 979-10-91555-22-7, et ne peut être vendu séparément, ni reproduit, même partiellement, sans l'autorisation de l'éditeur.

Dépôt légal : février 2017

Édité par l'Atelier des Cahiers
(15, Bd Saint-Germain 75005 Paris)
www.atelierdescahiers.com
Diffusion CEDIF – Distribution Pollen

© Atelier des Cahiers, 2016
ISBN : 979-10-91555-34-0